

*Les jolis deuils*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les jolis deuils / Marjolaine Bouchard

Nom : Bouchard, Marjolaine, 1958- , auteure

Bouchard, Marjolaine, 1958- | Promesse de printemps

Description : Sommaire incomplet : tome 2. Promesse de printemps

Identifiants : Canadiana 20190024062 | ISBN 9782897832926 (vol. 2)

Classification : LCC PS8553.O77434 J65 2019 | CDD C843/.54—dc23

© 2020 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Chantal McMillan

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Marjolaine Bouchard

Les *jolis* deuils

2. Promesse de printemps



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure  
chez Les Éditeurs réunis

*Les jolis deuils*

1. *Retour à Port-aux-Esprits*, 2019

*Les belles fermières*, 2018

*Les portes du couvent*

1. *Tête brûlée*, 2017
2. *Amours empaillées*, 2017
3. *Fleur de cendres*, 2018

*Madame de Lorimier : un fantôme et son ombre*, 2015

*Lili St-Cyr : la fleur des effeuilleuses*, 2014

*Le géant Beaupré*, 2012

*Alexis le Trotteur ou les trois mourures du cheval du Nord*, 2011

*Les morts cachés sont bien dans cette terre  
Qui les réchauffe et sèche leur mystère.*

PAUL VALÉRY, *Le cimetière marin*



# 1

*Mars 1952*

*Je suis Hortense, Hortense Larose. Morte. Je me suis noyée et on m'emmène à la morgue.*

Son esprit vogue entre deux eaux. Des lueurs changeantes ondu-  
lent sous ses paupières. Elle ose, un instant, ouvrir les yeux ; un  
monde étrange apparaît, un long tunnel de halos lumineux qui  
étirent, en étoiles de mer, leurs rayons tentaculaires.

La douleur se réveille et la perce jusqu'aux os. Quelle injustice !  
La nature n'a-t-elle pas prévu un terme aux souffrances après la  
mort ? Ce moment ne pourrait-il pas être toute douceur, tout  
apaisement ? Pas pour elle, en tout cas. Graduellement, elle émerge  
d'un engourdissement profond, comme si chacun de ses membres,  
chaque parcelle de son corps renaissait dans le supplice, sous un vif  
éclairage glacé.

Elle a froid et grelotte de partout, il n'y a pas un pouce carré de  
sa peau qui ne tremblote. Elle voyage sur une couchette mouvante  
qui n'a rien d'un nuage. Ça roule, ça vibre, ça cahote. Des instru-  
ments, accrochés à ce lit, tintent. Des plafonds verdâtres défilent,  
des silhouettes blanches, des têtes voilées, des visages blêmes, des  
mains attentionnées se penchent sur elle.

*Des anges ?*

Elle a mal en dehors et en dedans chaque fois qu'elle respire.

## *Les jolis deuils*

*Je respire ? Même morte ?*

Quelqu'un lui tient la main : un homme dans un brouillard gelé. Plusieurs fois, elle cligne des yeux pour chasser le flou, mais après de vaines tentatives, elle préfère les refermer pour que la flamme vacillante et la petite chaleur ne s'en échappent pas. Elle attendra que son esprit sorte des limbes, se réchauffe et frictionne ses pensées.

Un souvenir émerge. Elle revoit la neige dans la vallée, ses pas pressés sur la rivière, la glace qui cède et l'avale. Elle s'agrippe au coussin de cercueil, mais ça tourne et ça culbute. Elle ne sait plus où est le ciel, où est la terre. Les rapides l'emportent vers le monde des ombres sous la surface. Les glaïeuls caressent son épaule et les rosettes s'accrochent à ses cheveux.

Elle ouvre de nouveau les yeux. L'homme qui lui tient la main suit la civière tout au long du parcours. Il lui parle doucement. Elle reconnaît cette voix entendue quelques fois, attendue longtemps. On roule jusque dans une salle et on s'arrête. Les cliquetis se taisent. Elle entend sa propre voix, faible mais réelle.

— Yves Lacombe. C'est toi, Yves ?

Elle distingue un sourire.

— Oui. Je suis là. On s'occupe de toi. Tout va bien. Je ne t'abandonne pas. Jamais plus.

*Il est là !* Sa vue s'ajuste et, au moment où elle reconnaît son visage anxieux, une vague d'événements lui revient. Oui, c'est bien lui, le superbe croque-mort qui sans doute l'accompagne vers la morgue. Il guidera son corps en dernier recours, malgré la distance qu'elle a semée entre eux depuis des mois, malgré les médisances inventées à son sujet pour justifier son renoncement, malgré les silences qu'elle lui a imposés et, surtout, malgré l'affront que, par esprit

de vengeance, elle lui a fait en sortant, un soir, avec son frère, le séduisant Philippe, en décembre dernier. Elle a fait le pire. Il faut implorer sa miséricorde.

— J'ai été punie, doublement. (*Elle s'agite soudain.*) Mon Dieu!

Elle marmonne des phrases frissonnantes pour demander pardon, infiniment pardon, pour ne pas partir en état de péché, l'âme et le corps souillés. Entendra-t-il, comprendra-t-il son repentir? Elle bouge la tête de gauche à droite, de droite à gauche. Elle se déteste. Elle dit des mots : dernière confession, extrême-onction...

— Nous n'en sommes pas là, voyons. Calme-toi.

La femme sans ailes qui pousse la couchette parle d'un bon ange gardien et de la divine Providence.

Yves caresse le front et les tempes d'Hortense avec une compresse chaude – un bienfait sans égal – et lui serre la main plus fort en émettant des petits « Chuuut... chuuut », le bruit que fait le vent en soufflant sur les moissons célestes.

Un autre ange surgit d'une porte et avise qu'on passe à la salle d'examens.

*Pour la pesée des âmes. La mienne ne vaut plus rien.*

— Restez tranquille. Votre mari va vous attendre ici, la rassure l'être tout blanc.

Juste avant que la civière traverse les portes, au moment où Yves doit la laisser aller, il retient encore une seconde la main fine.

— Hortense, tu vas vivre. Très longtemps, j'espère. Et j'aimerais passer tout ce temps à tes côtés. Le souhaiterais-tu aussi?

Pourquoi lui fait-il cette déclaration maintenant, alors qu'elle s'en va vers le purgatoire? Pourquoi avoir attendu qu'elle ait le pied au bord de l'abîme?

## *Les jolis deuils*

Les anges le pressent :

— Allons, allons, le D<sup>r</sup> Saint-Juste nous attend.

Hortense voudrait crier. Un murmure se fraye un chemin jusqu'à sa bouche ankylosée.

— C'est trop tard, je suis morte.

Elle rêvait d'un mariage d'amour, d'un choix librement consenti. C'est raté. Elle voulait donner à Yves sa fraîcheur et sa pureté et répondre à sa proposition sans autre obligation que celle qui la pousse à protéger son honneur.

— Mais non, voyons ! Tu vis, tu respires et ton cœur bat. Nous sommes à l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier. Je te serre la main. Tu peux me voir ?

Il a le regard insistant, mouillé, le visage rouge.

À regret, il lâche ses doigts pour la laisser aux bons soins des Augustines et du médecin.

Hortense accroche un sourire bleu à ses lèvres et, alors que des larmes glissent sur ses tempes, Yves croit percevoir un signe de tête affirmatif.

\* \* \*

Il s'installe dans un coin de la salle d'attente. Une infirmière lui a fourni des vêtements secs et une couverture. Au bout d'un long moment, on l'informe que le rythme cardiaque et la pression d'Hortense se sont stabilisés.

Au mur, une horloge marque cinq heures et demie. Il se lève et se rend à l'accueil.

— Est-ce que je peux téléphoner ?

Il demande le numéro de l'ancienne maison de Lili et transmet les dernières nouvelles à la famille : l'incident sur la rivière, le sauvetage d'Hortense.

Le personnel voyage dans les corridors. Odeurs d'iode, de nettoyeur et de remède suivent ses pas. Assis sur une chaise recouverte de vinyle, entouré de murs vert pâle, sous les lumières crues, Yves grelotte. Une préposée lui apporte un café chaud, qu'il enserme de ses mains, hésitant à le boire pour garder un peu plus longtemps la chaleur au creux de ses paumes. Le visage au-dessus des vapeurs dansantes, il espère.

Par petites gorgées, il boit finalement le café bienfaisant, le plus apprécié de sa vie. Six heures. Encore plus épuisé que la veille, il appuie sa tête contre le mur. Lorsqu'il ferme les yeux, un tourbillon de gens, de mains, de larmes et d'émotions valse sur une eau agitée en tous sens.

Un médecin le sort de sa somnolence.

— Votre femme va bien, lui dit-il. Toutes les fonctions sont rétablies.

Yves joint ses mains et lève des yeux reconnaissants vers l'autre.

— Merci. Mais je ne suis pas son mari... Enfin, pas encore.

— Ah! Le bébé va bien aussi. Nous avons entendu le cœur. Cependant, nous gardons madame sous surveillance pour la nuit.

— Le bébé? Ah! (*Yves hésite et regarde le médecin.*) Vous parlez bien d'Hortense Larose?

— Absolument.

— Quel bébé?

— Mais le vôtre, monsieur, s'exclame le professionnel avec soulagement.

Yves arrondit de grands yeux puis se cache la figure dans les mains, les deux coudes appuyés sur ses genoux. Il pleure.

D'une main aimable, le D<sup>r</sup> Saint-Juste lui tapote l'épaule.

## *Les jolis deuils*

— Une journée forte en émotions, n'est-ce pas ? Vous êtes un héros ; vous avez sauvé ces deux êtres. Félicitations ! Vous serez papa au début de l'automne.

Yves se redresse, complètement éberlué. Père ? Mais comment ? Voilà l'explication de l'isolement d'Hortense au cours des derniers mois. Il se ressaisit.

— Je peux la voir un instant, en privé ?

D'un geste du bras, le médecin l'invite à le suivre.

Hortense gît sous une épaisse couverture.

— Qui est au courant ? demande Yves sans plus de préambule.

— Personne. Personne. Je l'ai caché à tout le monde. J'ai honte, tellement honte.

— Qui est le père ?

Elle serre les lèvres et tourne la tête vers le mur pour ne pas affronter le regard inquisiteur.

— La rivière aurait dû m'emporter bien plus creux, aux portes de l'enfer, parvient-elle à prononcer, et emporter ma faute et mes regrets avec. Toi qui aimes tellement les morts, tu m'aurais préférée toute blanche, couchée dans un cercueil.

Yves lâche un lourd soupir. Dépassé par la situation, d'une main songeuse, il se frotte le menton.

— Repose-toi.

Il remonte le temps pour chercher quels gars Hortense a pu fréquenter au cours des derniers mois. Il calcule. Gertrude l'a avisé que sa jeune sœur attirait le regard des hommes, qu'ils n'en avaient que pour elle. Puis il se souvient de cette fin de journée où il a vu Philippe-le-beau-pilote emmener Hortense. C'était à la mi-décembre. Peu après, son frère lui avait confié qu'il avait trouvé

Hortense trop à l'eau de rose et qu'il l'avait ramenée sur terre pour lui apprendre les vraies choses de la vie. Cette formule avait laissé Yves perplexe. Philippe-le-séducteur aurait abusé d'elle et voilà quel était le résultat de cette étourderie.

Cette remontée du temps le démonte. Il observe un long silence hachuré par les reniflements d'Hortense qui pleure dans l'oreiller. Le moment est bien mal choisi pour reconstituer avec elle les détails et les circonstances de cette mésaventure. Il en appelle à sa raison, mais une rage soudaine lui comprime l'estomac et la gorge. S'il le tenait là, devant lui, il résisterait mal à l'envie de casser la gueule à ce frère ennemi.

Le passé se ternit. Son frère s'émiette.

— C'est Philippe. Tu n'as pas besoin de prononcer son nom.

Yves va à la fenêtre de la petite chambre et ouvre le rideau. Dehors, en bas, la neige brunâtre et la fumée des cheminées étouffent la grande ville. Il lève la tête et regarde plus loin, vers le rose du couchant, là-bas, à fleur de montagnes. Un futur se dessine, les événements s'alignent, pêle-mêle. En quelques secondes, Yves emboîte les pièces. Aujourd'hui, il est arrivé juste à temps à ce trou dans la glace. Avant la double mort. Cette fois, il a rattrapé la vie et rescapé son amour. Il rachètera le destin en signant un pacte avec le sort. Non, il n'y aura pas de purgatoire pour Hortense.

La grosse horloge murale marque sept heures.

Il se retourne vers Hortense puis se penche au-dessus de son visage. Ses mains replacent les couvertures.

— Promets-moi de ne commettre aucune imprudence ni envers l'enfant ni envers toi-même.

Elle opine.

## *Les jolis deuils*

— Promets-moi aussi que jamais tu ne révéleras le nom du vrai père. L'enfant sera de moi.

Elle opine encore. Yves ignore si c'est à regret ou de bon cœur.

— Promets-moi enfin que tu voudras bien m'épouser, et le plus tôt possible.

Encore une fois, elle hoche la tête.

— Je t'aime, Hortense. Je t'aime bien vivante.

Soudain, il a très chaud.

Une infirmière ouvre discrètement la porte.

— De la visite pour votre femme.

Yves reprend la main d'Hortense et la porte à ses lèvres.

— Tu vois, les gens ont déjà pris l'habitude, glisse-t-il avec malice en déposant un baiser sur le dos de la main. Ne dis rien, pour l'instant, sur l'enfant. Nous ferons les annonces une à une pour éviter la commotion.

Aline, son mari, Bergerette et Gertrude se précipitent vers le lit. Yves les laisse discrètement à leurs retrouvailles et à leurs émois.

\* \* \*

Quand les visiteurs s'en vont, les heures à l'hôpital s'étirent. Neuf heures du soir. Hortense en a, du temps, pour ressasser les événements, pour voir comment affronter la suite des choses, pour analyser la meilleure attitude à adopter envers autrui à cause d'une soirée, une seule soirée où l'alcool lui a fait perdre la raison.

C'était un samedi, le 15 décembre. Elle a bien retenu la date.

Un bateau accoste. D'abord, au port, sur le grand quai, un type en costume de pilote l'aborde. Il regarde avec elle s'éloigner,

à travers les morceaux de glace, les fleurs mortes qu'elle vient de lancer sur les eaux de la baie, en lui demandant pourquoi elle agit ainsi.

— Elles sont fanées et je ne peux pas me résoudre à les jeter aux ordures. C'est une sorte de rituel pour tous ceux qui sont morts, victimes de l'onde.

Il sourit et se présente en retirant sa casquette : Philippe Lacombe. Elle fait vite le lien : le frère d'Yves. Il se montre fort galant.

— Vous êtes la fleuriste, n'est-ce pas ? Et vous vous appelez...

Il en impose dans son bel uniforme et ses phrases bien tournées. Il inspire confiance.

— Hortense.

— Hortense. Hortensia... cette fleur qui jamais ne se flétrit en séchant. Malgré le temps, même si on les coupe, même si on les garde des mois dans un vase sans eau, elles ne se fanent pas. Hortense, un nom qui vous va à merveille. Je ne vous ai jamais vue dans le coin.

Elle sourit à son tour et explique qu'elle ne vient que pour les besoins de Bergerette et de son commerce Fleurs de bergère.

— J'ai traversé l'océan, un voyage éreintant, souvent confiné dans ma cabine, et j'aurais bien besoin de me dégourdir. Feriez-vous quelques pas avec moi, le long des rues ?

Que c'est romantique ! Il lui tend le bras. Ils marchent sous les flocons paresseux et bavardent. Il lui parle de Polynésie, de Caraïbes, d'Espagne, d'Amérique du Sud et de Grand Nord... des noms qu'elle n'a vus que sur le globe terrestre. Ils en viennent au tutoiement. Elle a froid et il passe un bras autour de ses épaules.

— Allons nous réchauffer. Je connais un endroit sympathique, si tu n'es pas pressée ou attendue, bien sûr. On pourrait aller boire quelque chose, puis manger ensemble vite fait.

## *Les jolis deuils*

La journée de travail d'Hortense est terminée. Par contre, elle doit rentrer chez elle avec Bergerette qui ferme boutique à cinq heures. D'un autre côté, elle s'en voudrait de rater une si belle occasion et de refuser l'invitation d'un frère Lacombe, pilote de surcroît : le rêve de toutes les jeunes filles. Beau garçon avec des yeux admirables, il a suffi qu'il la regarde.

— Passons d'abord à la boutique, je vais avertir ma sœur.

Elle informe Bergerette qu'elle est invitée à souper chez les Lacombe. Bergerette soupire.

— Bon, enfin, c'est pas trop tôt ! Bonne veillée !

Philippe demande un taxi pour aller du côté de Saint-Alphonse, sur la rue Victoria, un lieu de rencontre pour la jeunesse. Quelle que soit la saison, l'endroit grouille de vie, avec ses bars, ses hôtels et ses restaurants, complètement à l'autre extrémité de la ville de Port-aux-Esprits : un secteur qu'Hortense ne connaît que de réputation. Dans le taxi, elle presse contre elle son petit sac à main, elle s'agite, à la fois enchantée et soucieuse. Philippe parle et la met en confiance.

— Je paie. Nous allons nous amuser. Ça va me faire du bien d'être en bonne compagnie.

Délicatesse, romantisme, générosité... le gentleman parfait. Le charme de l'uniforme fait le reste. Sûrement un homme sérieux, le frère de l'autre. Il pourra l'entretenir d'Yves et lui en apprendre davantage, lui confirmer ou infirmer toutes les appréhensions qu'elle éprouve à l'endroit du sombre croque-mort.

Premier arrêt, le cabaret Desbiens où il commande un rhum pour lui et, pour elle, un Singapore sling, une boisson exotique servie dans un verre long et étroit, dont les couleurs, du fond à la surface, passent du rouge cerise à un ambré glacé en glissant sur des tons orangés. Un véritable coucher de soleil, au goût à la fois

acidulé et juste assez sucré. Ça se boit comme une orangeade, à la paille. Après un premier verre – qu'elle avale un peu vite –, il en commande un deuxième.

— J'ai déjà rencontré ton frère Yves, au cimetière. Il vient commander des fleurs à la boutique, aussi. Il étudiait en médecine et, là, il veut devenir embaumeur. Tu parles! Un drôle d'hurluberlu, pas capable de se brancher.

À ces mots, Philippe tressaille puis s'esclaffe.

— Un hurluberlu? Loin de là! C'est le gars le plus posé, le plus pragmatique que je connaisse. Et je le fréquente depuis longtemps, je t'assure. J'ai même investi dans sa nouvelle *business*. Je suis certain qu'il ira loin, dans le domaine.

Il lui vante les mérites de ce frère franc, honnête et déterminé dont la sensibilité se cache sous un épais granit, cette sensibilité qu'il réussit, par contre, à traduire admirablement dans ses dessins.

— Tu devrais voir ses fusains. Tellement émouvants! Ça me donne un frisson, chaque fois, de voir tout ce qu'il peut faire avec un petit bout de bois carbonisé. J'ai beaucoup d'admiration pour lui et pour tout ce qu'il entreprend.

Hortense est agréablement surprise d'apprendre ces détails qui modifient la fausse perception qu'elle s'était forgée au sujet d'Yves Lacombe.

— Bon, assez parlé de mon frère. Parle-moi de toi, maintenant, de tes passions, de ton travail, de tes loisirs...

Après le second verre, l'humeur et les joues d'Hortense prennent les couleurs du cocktail. Ne voulant pas paraître trop naïve, elle se comporte comme s'il s'agissait d'un simple verre de lait. Elle se donne des airs de grande dame, veut se montrer plus cultivée qu'elle ne l'est, s'efforce négligemment de masquer ses origines de fille de fermier et, comme Philippe manifeste une certaine estime pour le métier de fleuriste, domaine qu'elle connaît

## Les jolis deuils

bien, elle plonge dans les bouquets, la langue soudainement bien dégourdie, les mains aidant à décrire la différence entre les panicules, les corolles, les capitules, les ombelles, les grappes et les épis dans des détails inattendus. Elle souhaite, à ce moment, n'être plus qu'une femme charmante. Pauvre elle ! Lui, sourire en coin, écoute avec patience.

À ce moment-là, elle ignore à quel point il sait cajoler les femmes et sera étonnée d'apprendre, plus tard, tous ses succès auprès de la gent féminine et tous les tours de force amoureux qu'il peut déployer lorsqu'il part en chasse.

Un troisième cocktail atterrit devant elle. Par où il est arrivé, elle ne sait pas. Subitement, le décor tourne un peu et, lorsqu'elle se lève pour aller à la toilette, elle tangué en s'agrippant aux meubles et aux chambranles. La destination lui semble inatteignable.

Tout à coup, les voilà au restaurant. Ils ont marché cinq minutes. Son ventre gargouille, l'appétit s'aiguise, elle gobe une bouchée de son poulet *cacciatore* et laisse couler dans sa gorge le chianti que Philippe lui ressert généreusement.

Le reste lui revient par *flashes* : il l'aide à monter dans une chambre. Ils rient de ses maladresses.

— Je crois bien que l'hortensia a les pétales un peu flétris, se moque-t-elle. Je capitule.

Elle entend son propre éclat de rire en se laissant choir sur le lit.

Elle se souvient vaguement d'une couette. Ils s'embrassent, s'étreignent. Elle pense à Yves, au baiser dans le charnier. Le plafond ondule.

Elle s'éveille vers minuit, dans un éclairage de néon qui clignote à la fenêtre, complètement patraque, la robe déboutonnée, tout de travers, les bas et la petite culotte par terre. La chambre tourne

autour d'elle. Elle s'efforce de rester calme, sentant bien qu'elle doit se remettre d'aplomb progressivement. À ses côtés, un gaillard dort ferme, la main sur sa hanche. Elle la retire et le gars se réveille.

— Une nuit mémorable, a-t-il soupiré.

Elle, elle ne se souvenait pas de grand-chose après avoir traversé cette porte. Une sorte de coma l'avait engourdie, même pas un sommeil.

Elle exige de rentrer chez elle sans attendre et il appelle un taxi. Il doit être une heure du matin. Elle ressent une vague douleur à l'entrejambe et, pire, un déchirant étaiu lui enserre la tête. Elle réalise tout à coup ce qui lui arrive.

Elle aurait toujours pu enfouir cet événement creux dans une fosse et sauver sa réputation, continuer sa petite vie de fleuriste en rêvant aux grandes choses que l'avenir lui réservait, mais sa conscience le lui ramènerait immanquablement. Sa conscience, au début, puis, un mois plus tard, son corps. Elle paierait cher cette étourderie, ce coup du sort, ces jeux avec les personnages, interchangeables. Elle ne pourrait pas cacher longtemps son état même en mangeant très peu. Elle avait imaginé deux ou trois possibilités : d'abord, en janvier, dès qu'elle avait su, elle avait téléphoné chez les Lacombe pour s'enquérir d'une adresse où elle pourrait écrire à Philippe, prétextant qu'elle voulait le remercier personnellement pour un service rendu. La mère avait parlé de la Polynésie où il se mariait avec une fille de là-bas. Hortense avait raccroché, déconfite. Que faire ? Les gens allaient bavasser. Partir au loin, travailler dans une ville perdue jusqu'à ce qu'on l'oublie ? En finir définitivement, comme la belle Ophélie du poème, victime de l'onde ? Mourir en donnant naissance à son enfant, comme l'a fait sa mère ? Une telle horreur ne se commande pas. Elle qui voulait réaliser de grandes choses, elle se trouve bien minable, à présent. Tête folle ! Elle avait maudit le jour qui l'avait vue naître.

L'évocation de cette soirée la replonge dans la honte.

\* \* \*

## *Les jolis deuils*

Dix heures du soir. Au bord de la fenêtre s'alignent des fleurs en pots. Celui d'Yves est le plus extravagant. Pour composer un bouquet, il faut mettre les fleurs une à une en commençant par les plus grosses. Ainsi en va-t-il des problèmes qu'on doit envisager, des plus lourds aux plus petits. En ordre d'importance, quel est présentement son pire problème ? La mort ? Même pas. Ce serait une lâcheté et Yves lui a fait promettre de ne pas attenter à ses jours. Elle a promis, ça et autre chose.

Le plus gros problème sera l'enfant lui-même. Faire croire à tous et surtout à Philippe qu'il est d'Yves. Non, le plus gros problème est de s'en convaincre elle-même.

Trois mois de grossesse déjà ! Ce sera pour septembre, un poupon de feuilles ambrées, orange et rouges, un bébé Singapore sling.

\* \* \*

Le lendemain après-midi, Yves se présente en bonne tenue et en relative bonne forme au salon mortuaire inauguré officieusement la veille ; le rez-de-chaussée de la maison de sa défunte tante a été rapidement transformé. Le séjour en salle d'accueil et le salon en chapelle ardente. Il doit reprendre du service pour l'exposition du grand-oncle des Larose : Pierre-Paul Vaillancourt, que tout le monde surnomme Pépé. Soit, Yves préférerait tenir compagnie continuellement à Hortense, hospitalisée pour au moins une semaine, mais ses obligations l'appellent ; la mort n'attend pas. Il ira voir sa promise dès qu'il aura quelques heures à lui.

Gertrude l'aborde avec fébrilité dès qu'il met le pied dans la place. Elle a veillé le corps toute la nuit. Les autres Larose sont déjà là et accueillent bientôt des amis, des voisins, des curieux... Dans la cuisine, Paula prépare du café. Ernest a apporté le journal qu'il feuillette au comptoir, sa tasse vide devant lui. De temps à autre, il marmonne quelque chose que Paula écoute distraitement, la tête bourdonnante d'idées pour le service et, plus largement, pour l'avenir de son fils.

Au salon, on parle d'abord à voix très basse. Gertrude se remémore un détail et le rapporte à Yves.

— Hortense portait sa médaille de saint Joseph depuis que tu la lui avais donnée, tout le temps. Ça l'a sûrement protégée et sauvée.

— Plutôt le coussin de cercueil, remarque-t-il. Je crois que le morceau de polystyrène dans lequel elle avait piqué les fleurs lui a permis de remonter à la surface et de flotter momentanément. Elle s'y était accrochée. Par chance !

Paula arrive avec le café qu'elle installe sur une table basse dans un coin de la salle. Ernest la suit, sa tasse à la main.

— Polystyrène, commente Aline, un mot dont le vieux Pépé aurait eu bien peur. Une matière qui aura contribué à garder sa petite-nièce à fleur d'eau.

Gertrude rit un peu de ce mot qu'elle tente de répéter, mais se moque surtout de sa sœur étourdie et de cette idée d'aller chercher à pied le lourd coussin de fleurs, du mauvais chemin emprunté au retour, dans l'espoir de gagner du temps.

Paula invite les gens à se servir et Gertrude s'empresse auprès d'elle en prenant les commandes : noir, sucre, lait ? Paula apprécie l'initiative de Gertrude, une fille dégourdie.

— Finalement, ce n'est ni la médaille ni le poly-quelque-chose qui a sauvé notre Hortense, mais un homme au fameux sang-froid, soutient Bergerette qui n'a rien perdu de la conversation. Vous êtes un surhomme.

Étrangement, l'assistance, pleine de gratitude, au lieu de serrer les mains des endeuillés, se dirige vers Yves pour étreindre les siennes : toutes les sœurs Larose, d'abord, puis les gens connus et inconnus de lui. On le touche comme un mage, un faiseur de miracles. On le voit maintenant en héros, le croque-mort qui

redonne la vie. Embarrassé, il ne sait comment recevoir toute cette reconnaissance. Même son père lui donne une bonne tape dans le dos.

Une médaille perdue, une jeune femme retrouvée. Sa femme. Sa promise. Une entreprise qui germe, comme le ventre d'Hortense. La tête d'Yves grouille de pensées disparates tandis qu'il sourit à tout un chacun. Il lui tarde tout d'abord de trouver le moment opportun pour annoncer les fiançailles.

Non seulement les événements entourant la mort du vieux Pépé le rapprochent de sa flamme, mais ils contribuent à modifier la perception et la confiance qu'entretiennent les familles à son endroit. Nombreux sont les remerciements, sincères, les marques de gratitude, les mots des sœurs Larose. Et que dire de l'admiration renouvelée de son père ?

— À partir d'astheure, je me fie sur toi, mon gars. T'es plus solide que je pensais. Pis fiable, surtout. Moi, j'aurais pas été capable de faire ce que t'as fait.

— C'est sûr, vous ne savez pas nager. Tante Violette m'a appris, quand j'étais jeune et que j'allais me promener à leur chalet. Une bonne affaire !

Au terme du troisième jour d'exposition, tandis que l'assistance quitte le salon pour prendre place dans le cortège funèbre, Yves s'apprête à fermer le cercueil.

— Adieu, Pépé. Avec l'équipée que vous nous aurez fait vivre, c'est vous qui lancerez finalement ma carrière pour de bon. Même mon mariage, mais dans de bien étranges conditions. Souhaitez-moi bonne chance. Merci, mon vieux, et dormez sans souci.

Sous son masque de fond de teint, de fard à joues et sa chic moustache, la dépouille semble lui sourire de ses belles lèvres enduites de rouge.

Les porteurs soulèvent la bière et la transportent à l'épaule jusqu'au corbillard. En sortant de la maison, Caroline glisse discrètement une enveloppe dans les mains d'Yves. Dedans, deux billets de cinquante dollars. Yves refuse catégoriquement ce généreux pourboire, mais sous sa voilette, elle insiste.

— Vous avez fait plus que votre devoir. Ces quelques piastres représentent bien peu quand on considère votre dévouement. Non seulement vous avez sauvé l'honneur du grand-oncle, mais vous avez ramené notre Hortense à la vie. Depuis sa naissance, Hortense, c'est le bonheur de la famille. Nous serons éternellement vos obligés.

Le juge Raymond vient lui serrer la main. Son regard ferme cautionne les propos de sa femme.

— Je dois ajouter que vous faites vraiment de beaux morts. Lorsque je pousserai mon dernier soupir, j'aimerais bien que ce soit vous qui m'embaumiez. Peut-on prendre des arrangements de notre vivant ?

— Pourquoi pas ? répond Yves, surpris par cette demande.

\* \* \*

Une semaine après, Hortense reçoit son congé de l'hôpital et, avec sa famille, revient chez elle pour un repos forcé. Elle écrit à Yves sans plus attendre. Plutôt que de lui poster la lettre, elle a mandaté Bergerette de la lui remettre en main propre.

Chez lui, il s'isole dans sa chambre, décachette l'enveloppe et lit, ému.

*À l'avenir, tous les matins du monde, je dirai ton nom dans mes prières pour remercier la Providence de t'avoir lancé à ma recherche. Ta fougueuse témérité représente à mes yeux le plus difficile exercice du cœur. Faisant fi de la mort, oubliant tes propres douleurs, ton cœur ne s'est pas engourdi. Si le cœur se transite, que devient la vie ?*

## *Les jolis deuils*

*Maintenant, je te dois la mienne et celle de notre enfant.*

*Tu m'auras sauvée deux fois.*

*Viendras-tu nous visiter ce dimanche à la ferme pour le dîner ? Toute la famille sera là.*

Yves referme la carte. Il voudrait lui dire que son cœur s'est justement dégourdi le jour où il l'a vue pour la première fois, mais il attendra dimanche pour l'annonce officielle. Il jugule ses emporetements. Chaque chose en son temps.

\* \* \*

*Le 30 mars 1952*

Ce dimanche-là, Aline lui ouvre la porte et, immédiatement, le remercie encore pour son acte de bravoure.

— Je n'ai fait que porter secours à une personne en détresse et que j'aime par-dessus tout. C'est bien normal. Je suis tellement heureux de pouvoir la retrouver aujourd'hui, en vie et au sec.

— Tout va bien. Tout va très bien. Nous allons dîner dans une demi-heure environ. Passez donc au salon pour un petit cordial.

Elles sont toutes là, les huit sœurs Larose, accompagnées des conjoints et des enfants d'Aline, de Dina et de Caroline. Une bonne vingtaine de personnes en tout. Debout, ils applaudissent lorsque entre Yves, fort intimidé par cet accueil surprenant. Hortense vient à sa rencontre, dans une nouvelle robe fleurie et colorée, assez ample, et l'invite à s'asseoir près d'elle sur le canapé. Bergerette distribue des verres sur un plateau tandis que la conversation démarre doucement : ça parle du beau temps, de la neige qui fond à vue d'œil et des mauvais chemins. À travers les rideaux de dentelle, les rayons chauds de cette dernière journée de mars baignent la pièce de jolis motifs. On revient sur les événements en repassant en détail les funérailles du grand-oncle Vaillancourt.

Yves effleure le bras d'Hortense. Pourvu que la chape de glace s'évapore de ses épaules. Pourvu qu'elle redevienne la limpide jeune fille de l'été dernier, pleine de joie de vivre. Parfois, elle porte la main à son ventre, très discrètement. Tantôt, elle sourit à ses sœurs. Tantôt, elle compatit lorsqu'on lui raconte que tante Mariette souffre de diabète, que l'oncle Alfred restera infirme après son accident de voiture.

Les sœurs Larose discutent ensuite des avantages qu'offre l'exposition d'un défunt dans un salon mortuaire et félicitent Yves pour cette initiative. Elles le recommanderont sans hésiter à leurs parents et amis.

De loin, Yves contemple cette vie neuve, cette renaissance. Il aimerait se retrouver seul avec Hortense, l'étreindre et lui donner un baiser, un vrai baiser, chaud et onctueux, sur ses lèvres redevenues vermeilles, pour effacer celui de la semaine précédente alors que, sur la bouche glacée, il collait la sienne pour insuffler l'air vital.

Dans sa poche, il a apporté la bague de fiançailles, héritage de sa tante Lili : une bague magnifique, garnie d'une pierre de taille ovale, sertie sur un anneau d'or rose pavé de fins diamants. Yves retient son geste. Sa nervosité est grande.

Le temps passe, le cordial donne un bel effet. Le juge Raymond remplit de nouveau les verres, mais Hortense s'abstient de boire. Yves se détend. D'ici peu, leurs deux familles seront unies et le cercle s'agrandira.

À l'heure du dessert, il se lève, solennel, s'approche d'elle, sort l'écrin de sa poche et ouvre la boîte en s'adressant à l'assemblée.

— Dernièrement, vous avez perdu un membre de votre famille. Très bientôt, vous gagnerez un beau-frère, car j'espère vivement conquérir et chérir le cœur d'une fleur.

Il s'agenouille à ses pieds pour officialiser sa déclaration devant la famille.

## *Les jolis deuils*

— Hortense, acceptes-tu de devenir ma femme ?

On entendrait son cœur battre à des milles à la ronde. Il a réussi ! Il a enfin formulé sa grande demande. Hortense hoche légèrement la tête. Pourvu qu'elle tienne ses promesses.